

Robert-Lionel Séguin, ethnohistorien, collectionneur passionné

Robert-Lionel Séguin: A dedicated ethnohistorian and collector

Jeanne Pomerleau

Volume 19, 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1082741ar>
DOI: <https://doi.org/10.7202/1082741ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)
1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pomerleau, J. (2021). Robert-Lionel Séguin, ethnohistorien, collectionneur passionné. *Rabaska*, 19, 75–91. <https://doi.org/10.7202/1082741ar>

Article abstract

In the early 1980s, the author had the opportunity to see Robert-Lionel Séguin's vast collection of 20,000 artifacts at his home in Rigaud, Québec. She tells of how Séguin, along with his wife Huguette Servant, continued adding objects to the collection during his entire life. One meeting in particular stands out. It was an emotional occasion when the author visited Robert-Lionel Séguin along with her husband, ethnologist Jean-Claude Dupont, who was his close friend and colleague in the field of material culture research. Their discussion was mainly about the "lignette", a type of trap that was very often used on Île d'Orléans to capture Snow Buntings, the white birds that were so numerous it was said their passage was like a cloud that blocked out the sun's rays.

Robert-Lionel Séguin, ethnohistorien, collectionneur passionné

JEANNE POMERLEAU

Chercheuse et écrivaine, Québec

Dépeindre Robert-Lionel Séguin, c'est pénétrer dans la tête d'un homme passionné par la recherche, amoureux du patrimoine, qui a documenté les manières de travailler, de vivre, de manger et de s'amuser dans la société traditionnelle québécoise d'autrefois, à travers une collection de plus de 20 000 artefacts. Il était près de l'homme du peuple, de l'« habitant », un terme qu'il appréciait et dont il a d'ailleurs fait le titre de sa thèse de doctorat, *La Civilisation traditionnelle de l'« habitant » aux 17^e et 18^e siècles*, publiée aux Éditions Fides en 1967. C'est aussi essayer de découvrir le tempérament d'un homme sensible à tout ce qui l'entourait, qui a fidèlement posé son regard sur ses compatriotes et les a observés jusqu'à son décès survenu en 1982. Monsieur Séguin ne donnait pas facilement sa confiance, mais lorsqu'il la donnait, c'était pour toujours. Tous ses proches étaient d'accord là-dessus.

C'était un collègue de mon époux, feu Jean-Claude Dupont (1934-2016), tous deux professeurs spécialisés en culture matérielle, l'un à l'Université Laval et l'autre à l'Université du Québec à Trois-Rivières (UQTR) où monsieur Séguin avait fondé le Centre de documentation en civilisation traditionnelle. Que de fois je les ai entendus parler au téléphone pour s'entraider dans leurs publications, se poser des questions pour améliorer leurs cours, ou bien se réjouir de leurs trouvailles, et puis festoyer ensemble. Jean-Claude est devenu son principal confident.

Je me propose de raconter comment je l'ai connu, vu et entendu en évoquant les rencontres que j'ai eues avec lui et en visitant son extraordinaire collection.

Premières rencontres

J'ai eu l'occasion de faire la connaissance de monsieur Séguin alors qu'il était à Québec, vers 1965. À ce moment-là, il travaillait au Musée du Québec sur les Plaines d'Abraham (maintenant le Musée national des beaux-arts) à répertorier, dans les nombreux actes notariés de la Nouvelle-France, tous les objets contenus dans les habitations. Un travail de moine passé à débrouiller

toutes ces écritures anciennes et difficiles à lire. Tout compte fait, après avoir terminé ses consultations, il en est venu à monter trois séries de fiches : une pour le ministère des Affaires culturelles, une pour l'UQTR, et l'autre pour lui-même. Il avait placé les siennes dans un bureau fabriqué spécialement à cet effet par un de ses beaux-frères.

À son décès, en 1982, son épouse, Huguette Servant, nous a remis ce bureau et son contenu. Nous les utilisons pour nos publications, mais quand Jean-Claude a appris en 2015 qu'il allait subir une chirurgie, il a rangé ses documents et en a placé le plus possible en lieu sûr. Après son décès, en 2016, Richard Dubé, qui travaillait sur le dossier de la collection Séguin, est venu à la maison pour consulter ces fiches ; c'est alors qu'on a découvert que Jean-Claude les avait déposées aux Archives de folklore de l'Université Laval. Je conserve encore le bureau sur lequel j'ai placé toutes les publications de monsieur Séguin.

Bureau de Robert-Lionel Séguin

Fabrication artisanale : M. Servant,
vers 1970 ; bois

Meuble à 16 tiroirs pour fiches
de 10 x15 cm

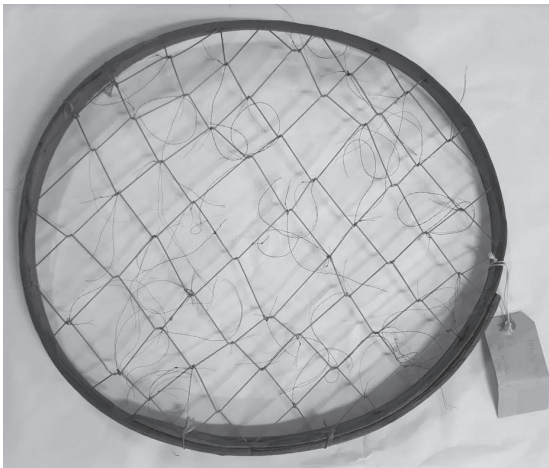
70 x 87 x 41 cm ; table 94 x 45 x 2 cm ;
coll. Jeanne Pomerleau

Photo : René Bouchard, 2021



Photo : Laurence Provencher-St-Pierre, 2021

Une dizaine d'années plus tard, vers 1975, par un bel après-midi d'été, alors que je me reposais quelques minutes, j'ai entendu mon époux et monsieur Séguin parler sur le stationnement extérieur face à notre chambre. Jean-Claude était à lui montrer une de ses dernières acquisitions qu'il venait de sortir du garage : des liguettes à oiseaux blancs (plectrophanes des neiges). Ces pièges fabriqués d'un cerceau de bois et de nœuds de crins de cheval servaient à prendre ces oiseaux qui arrivaient à l'île d'Orléans, en mars et avril, une manne à la saveur délicieuse, par groupes si abondants qu'ils en coupaient les rayons du soleil, disait-on (Blanche d'Orléans, *Les Oiseaux blancs*, Québec, 1943). En allant à la fenêtre ouverte, j'entendis monsieur Séguin répéter : « Comment se fait-il que je n'ai jamais trouvé cela, que je n'en ai jamais entendu parler ? » Puis, il a ajouté : « Jean-Claude, il faut que tu m'en vendes deux sur les quatre, pour ma collection ! » Cet homme était si passionné par cet objet qu'il voyait pour la première fois, que j'ai tout de suite remarqué qu'il avait de la difficulté à respirer, que sa voix était saccadée... Jean-Claude lui a alors répondu : « Emporte-les tous les quatre, je te les donne pour compléter ta collection ! »



Liguette à oiseaux blancs
 Piège à plectrophanes des neiges
 Fabrication artisanale : bois, crin de cheval
 42,4 x 47,5 x 3,5 cm ; coll. CRLS. 1983.4853

Puis ils sont entrés dans la maison. C'est alors que, les rejoignant, monsieur Séguin m'a demandé un verre d'eau et deux aspirines, parce qu'il sentait un malaise à la poitrine, sans doute dû à l'ébahissement de sa nouvelle trouvaille. Pour détendre l'atmosphère et le connaître davantage autrement que selon ce que m'en disait mon époux, je lui ai demandé ce qui l'avait amené à

tant s'intéresser à ces objets pour faire une si grande collection. Tout d'abord, est-ce que c'était son père qui l'avait initié ? J'ai eu la surprise de ma vie, quand il m'a répondu : « Non, ce n'est pas mon père. Je n'ai pas vécu avec lui ; mon père, c'était un "quêteux". »

Étonnée, je regrettais ma question, mais il ne semblait pas du tout mal à l'aise d'en parler. Il a ajouté : « Il ne quêtait pas de l'argent comme les autres quêteux qui existaient au Québec, parce qu'il possédait une cabane dans la forêt, mais il y vivait semblable à un ermite. » Je me suis permise de demander : « Comment se nourrissait-il ? » Bien simplement, il me répondit : « Il vivait de chasse, de pêche et de glands, il y en a beaucoup dans la forêt. Il sortait pour se procurer les quelques vivres qui lui manquaient. Quand il avait envie de parler avec les gens, il lui arrivait d'aller passer des soirées avec eux. C'était un homme qui avait le goût de la liberté, d'aller où il voulait quand il le voulait. » Sans autre question de ma part, il a complété : « Quand il a quitté la maison, je n'avais même pas deux ans. Je l'ai déjà vu quelques fois quand j'étais enfant, mais je ne souffrais pas de son absence. Ma mère était là et la parenté s'occupait de moi, tout cela me suffisait. »

Pour répondre à ma première question, à savoir ce qui l'avait amené à faire une si extraordinaire collection, il ajouta que, depuis son enfance, il avait tout le temps été fasciné par le mode de vie de nos ancêtres, qu'il avait toujours eu le goût de collectionner des objets qu'utilisaient principalement les agriculteurs dans leurs travaux de tous les jours.

Il avait commencé ses collections alors qu'il avait épousé Huguette Servant ; et le père de cette dernière possédait une collection de voitures tirées par des chevaux qu'il leur légua, ce qu'il appellera « le début de la collection des voitures ». Leur demeure a été bâtie sur le terrain même de son beau-père. Petit à petit, il avait acheté d'autres voitures et d'autres objets, et n'avait jamais cessé d'augmenter sa collection. Puis nous avons parlé ensemble pendant plus d'une heure de ses intérêts et de ce qu'il cherchait encore pour compléter sa collection.

Pratiques du collectionneur

En septembre 1978, il était venu à notre demeure dans le but de se procurer un tableau qu'il avait commandé à Jean-Claude. À ce moment-là, ce dernier commençait à faire de la peinture dite « naïve » ; tout en continuant son enseignement, il représentait des coutumes, croyances et traditions de nos ancêtres pour illustrer des volumes. Monsieur Séguin avait demandé de lui peindre *La Cocarde*, semblable à celle qui est présentée sur la page couverture du volume intitulé, *Héritage d'Acadie* (Leméac, 1977). C'est une danse que Jean-Claude a vu exécuter en Acadie, en 1965, alors qu'il enseignait à l'Université de Moncton. À l'époque, au XIX^e siècle au Québec

et au xx^e siècle encore en Acadie, la coutume voulait que, si une jeune fille se mariait alors qu'une de ses sœurs plus vieilles était célibataire, ou autrement dit « coiffait sainte Catherine », la veille du mariage de la sœur cadette, on faisait une sanction populaire à la sœur aînée. Pour ce faire, on entrait une auge à cochons dans la maison et on faisait danser dedans la jeune fille d'âge avancé. Quand c'était un garçon qui se « faisait faire la barbe » par un frère plus jeune qui allait se marier, on utilisait aussi une auge, mais cette fois, en l'y faisant manger dedans de la « bouette à cochons », et à « quatre pattes ». Et comme on mettait des rubans de couleurs différentes au chapeau du futur marié, on appelait cette soirée du nom de « La Cocarde » (Cf. Jean-Pierre Pichette, *La Danse de l'aîné célibataire ou la résistance des marges*, PUL, 2019).

Mais une fois sur place, le tableau de la cocarde n'étant pas terminé, Monsieur Séguin a plutôt choisi la seule peinture qui était disponible, *Le Tirage du renard* : c'est un jeu où deux hommes ayant un « essuie-main rouleau » passé à l'arrière du cou, en se plaçant à quatre pattes face à face, de chaque côté d'une trappe de cave ouverte, tirent à reculons, leur épouse leur présentant un tisonnier chaud sous le nez, ce qui poussait leur mari à remporter la victoire en faisant tomber le moins fort dans la cave. Curieusement, ce tableau que j'appréciais beaucoup parce que mon père a déjà joué à ce jeu, illustrera la page couverture de mon roman-chronique *Les Grandes Corvées beauceronnes* (Guérin littérature, 1987, p. 155-156).

Ce collectionneur inégalable avait l'habitude, à chaque année, de se rendre en Charlevoix, y rencontrer ceux qu'il surnommait « ses pratiques », c'est-à-dire ses informateurs, informatrices et ses fournisseurs qui lui vendaient surtout des couvertures dites « boutonnées », des courtépointes, tout ce qui concerne la literie, des tapis, des cruches et davantage. C'est à cet endroit, un jour qu'il a trouvé le plus extraordinaire artéfact, un marche-à-terre, qui lui a procuré un plaisir immense ; le Musée des arts et traditions populaires [aujourd'hui Musée POP] de Trois-Rivières l'a intégré dans l'architecture intérieure de son nouvel édifice [inauguré le 26 juin 1996]. À l'ouverture de ce dernier, monsieur Séguin nous avait quittés pour un monde meilleur ; j'étais présente avec mon époux et j'ai eu le bonheur d'admirer cet artéfact exceptionnel qui ravit l'œil même des moins exercés.

Son épouse l'accompagnait dans ses voyages et elle l'aidait de son pécule pour acheter ce qu'il désirait. En vrai collectionneur qu'il était, il ne laissait jamais passer une bonne occasion ; devant l'objet apprécié, il savait qu'il fallait l'acheter tout de suite, parce que demain, il n'y serait plus. Elle nous disait : « Il ne pouvait s'empêcher d'acheter tout ce qu'il voyait pour augmenter sa collection, et il avait souvent le porte-monnaie vide ; alors je faisais ma part. »



Le Tirage du renard

Toile de Jean-Claude Dupont, 1978

illustrant *Les Grandes Corvées beauceronnes* de Jeanne Pomerleau

29,5 x 24,5 cm ; CRLS 1983-5450

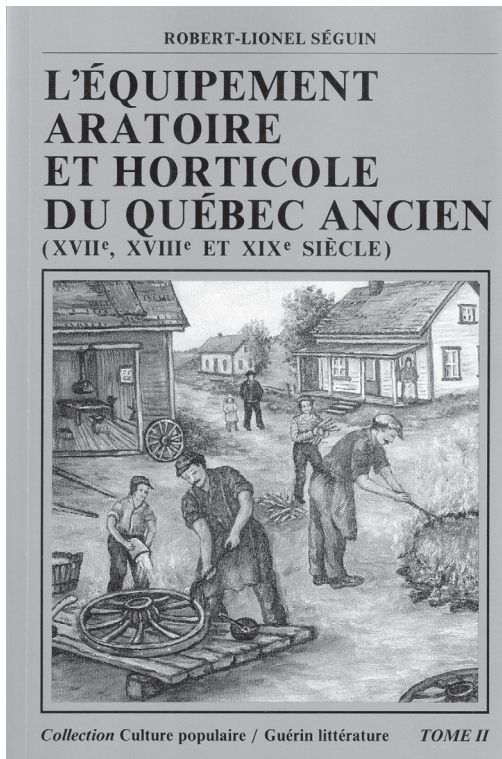
Mémorable visite guidée à Rigaud

Au retour d'une conférence de Jean-Claude à l'Université d'Ottawa en septembre 1980, nous sommes arrêtés les saluer à leur résidence de Rigaud, un agréable domaine. J'ai alors eu l'immense bonheur de parcourir avec Robert-Lionel Séguin sa riche collection. Je me souviendrai toujours qu'il était ravi de me la présenter.

Nous avons commencé par la longue bâtisse des voitures hippomobiles. Je n'en avais jamais vu autant, rassemblées dans un beau coup d'œil. Il me dit : « J'ai toutes les voitures qui ont circulé au Québec, aussi bien les roulantes que les traînantes. » Un collectionneur de cette trempe possédait en effet toutes les voitures pour chacun des travaux de la ferme, et pour le transport des personnes, les voitures dites de route, de promenade, de « dimanche »

ou de « cérémonies ». Devant moi m'apparaissaient de nombreuses voitures roulantes, comme les bogheis, les calèches, les charrettes, les « express », les sulkys, les wagons, sans oublier les corbillards, la malle-poste, et celles des vendeurs ambulants, tels le laitier, le boulanger, les vendeurs de légumes, etc. Il est impossible de toutes les nommer, tellement il y en avait. Ce sont les roues de ces voitures qui ont attiré mon attention. Il y en avait de toutes les grandeurs, parfois plus grandes en arrière que celles d'en avant. Il me semblait ne jamais en avoir vu de celles-là. Étonnée, je restais à ses côtés pour recevoir le plus d'informations possible. J'étais d'autant plus intéressée que mon père était forgeron. Aussitôt que je n'étais pas sur les bancs de l'école, je m'en allais dans sa boutique. Je croyais l'aider tout en m'amusant à agiter le manche du soufflet – en levant le manche l'air pénètre, en le rabaissant l'air qui en sort active le feu – pendant qu'il y tenait les morceaux de fer à chauffer, pour ensuite les forger. Puis, concernant les roues, je l'aidais aux bandages en fer des roues des banneaux ou des tombereaux. Ce travail de charron me fascinait : tout d'abord en le regardant dans la boutique utiliser les mandrins pour fabriquer les raies, les assembler autour du moyeu, y placer la jante, un travail compliqué qui demande de la dextérité. Ensuite, en emportant les roues à bander, nous nous dirigions dans le champ, à une bonne distance de la boutique, où j'avais préparé le feu de roches, c'est-à-dire placé des roches en cercle de la grandeur des plus grandes roues, et tout ceci dans le but d'empêcher le feu de s'étendre aux bâtiments et à tout le champ. Depuis la découverte du feu, ces feux de roches (ronds, carrés, rectangulaires ou en losange) existent dans toutes les sociétés du monde et permettent de connaître les façons de s'alimenter, de vivre, etc. Bander des roues, lorsque le fer est chaud, demande beaucoup d'attention et de précision pour ne pas se brûler, parce que, sur une plateforme à côté du feu, il faut placer le fer rougi sur la jante de la roue qui, ensuite, doit être arrosée d'eau froide le plus rapidement possible afin que le fer en rapetissant adhère adéquatement à la jante. Aucun charron ne peut faire ce travail sans que « l'eau lui pisse au bout du nez ».

Parmi ces voitures roulantes, dites du dimanche ou de promenade, souvent fabriquées par les entreprises Légaré, il y avait celles que l'on appelait les « robertailles » (*rubber tire*), des voitures, cette fois, bandées de caoutchouc au lieu du fer. Il y en avait des immenses avec des parasols pour se protéger du soleil ou de la pluie parce que ces voitures servaient parfois sur de longues distances. Pour identifier l'année de construction, elles avaient des lignes de couleurs différentes sur les côtés du siège arrière : rouges, vertes, jaunes, mais rarement bleues. Monsieur Séguin était ravi de me faire remarquer ces traits et il connaissait par cœur l'année de fabrication de toutes ces voitures. Moi aussi, j'étais très heureuse d'apprendre cela. Quant aux énormes diligences,



Feu de roches pour le bandage des roues

Toile de Dolorès Turmel-Rodrigue illustrant un ouvrage de RLS

près de l'entrée, c'était la première fois que j'en voyais de si près ; elles étaient couvertes et permettaient autrefois de voyager de Québec jusqu'à Boston en faisant des arrêts aux postes de relais.

Ensuite, nous sommes arrivés à la partie des voitures traînantes, celles spécialement réservées pour l'hiver. Par exemple, toutes les traînes de travaux des champs, dont les traînes à bâtons pour transporter le bois et autres objets, et celles qui servaient à la cabane à sucre sur lesquelles on plaçait la tonne pour transporter l'eau d'érable, ce précieux liquide. D'autres traînes servaient l'été au ramassage des roches, et l'automne, pendant les récoltes, à transporter les poches de pommes de terre. Ces traînes étaient pratiques parce qu'elles étaient à la portée de la main lorsque les travailleurs avaient à soulever des poids lourds. J'ai remarqué que monsieur Séguin avait collectionné des berlots du dimanche ou de promenade. Ces berlots étaient de toutes grosseurs, eux aussi décorés des mêmes traits de couleur, presque jamais bleus, qui indiquaient aussi leur date de fabrication.

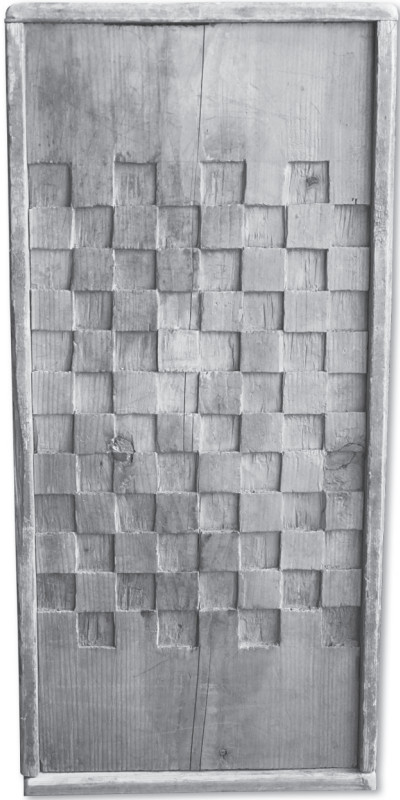
Nous avons quitté ce bel ensemble pour entrer dans un autre édifice aussi grand, où il y avait les instruments aratoires, comme la faucheuse, le grand râteau, les charrues, particulièrement des charrues à rouelles dont les limons se trouvent soutenus par deux roues, la batteuse à grains, la trépigieuse (ou « *horsepower* »), un appareil qui ressemble à un tapis roulant où l'on plaçait un cheval qui n'avait pas le choix de marcher pour activer la courroie de la batteuse à grains. etc. D'ailleurs, monsieur Séguin avait déjà publié *L'Équipement de la ferme canadienne aux XVII^e et XVIII^e siècles* (Librairie Ducharme, 1959), où il présentait ces instruments. Puis, il publiera plus tard deux tomes sur les instruments agricoles, ouvrage posthume auquel Jean-Claude et moi participerons.

Ensuite, dans un édifice appelé, si je me souviens bien, « la grande maison », se trouvait une panoplie de meubles, dont des armoires à diamants, des armoires plus modestes faites à la main par l'habitant, des couchettes, des lits, des chaises berçantes, des chaises droites, des coffres, de nombreux berceaux aussi élégants les uns que les autres, des marchettes, etc. Il y avait là aussi de la vaisselle et des ustensiles de cuisine. Outre des contenants en granit, j'ai remarqué qu'il y avait de la faïence raccommodée. À mon étonnement, il m'a signalé qu'autrefois, des hommes appelés « raccommodeurs de faïence » passaient de porte en porte pour faire ce travail.

Nous sommes arrivés dans la partie des jouets : les trains, les chevaux de bois, les poupées, etc. D'ailleurs, le collectionneur venait de se faire plaisir en publiant *Les Jouets anciens du Québec* (Leméac, 1969). Monsieur Séguin possédait aussi de nombreux jeux d'adresse et de hasard. Le jeu de dames est sans contredit celui que les hommes à la veillée ont le plus pratiqué. La plupart du temps, quand ce jeu était fabriqué au Québec, il comportait 48 cases à jouer [sur un damier de 96 cases], tandis que celui à la française en possédait 64.

Il avait aussi regroupé sa collection de tableaux : par exemple Paul Caron, Frederick Simpson Coburn, Georges Delfosse, Henri Julien, Jean-Baptiste Lagacé, J. Latour, Edmond-Joseph Massicotte, y côtoyaient bien d'autres peintres du terroir. Il avait accumulé des grandes images saintes qui servaient autrefois à décorer les murs des maisons. Je n'ai pu toutes les voir, tellement il y en avait : Dieu le Père avec son œil scrutateur, la sainte Famille, des Sacré-Cœur de Marie, toutes sortes de Notre-Dame, des Sacré-Cœur de Jésus, des Saint-Joseph – la plupart, avec des modèles de charpentier –, saint Joachim et sainte Anne, divers anges, principalement les anges gardiens et les chérubins ; bref, il m'a paru en posséder plus d'une centaine. Je me demandais comment il avait réussi à recueillir autant d'objets, et en plus les avoir placés avec harmonie pour l'œil.

Nous sommes ensuite entrés dans ce qu'il nommait « la petite maison », où se trouvaient exactement les objets de la maison de l'habitant d'autrefois :



Jeu de dames « canadien de 48 cases »

Damier de 96 cases de fabrication artisanale ; bois, taillé au couteau, vers 1880

Artisan : Richard Pomerleau (1868-1934), Saint-Séverin de Beauce

On jouait avec de gros haricots de couleur différente (brun et blanc)

29 x 63 x 4 cm ; coll. Jeanne Pomerleau

Photo : René Bouchard, 2021

poêle à deux ponts, table et chaises placées non loin des armoires, des chaises berçantes, la chaise haute pour les bébés, la huche à pain, la baratte à beurre, la cuve et la « planche à laver » les vêtements, les tapis *houqués* (crochetés) – plus tard, je verrai une exposition au Musée des arts et traditions populaires de Trois-Rivières, où on exposait quelques-uns de ses tapis aux multiples motifs calqués sur le quotidien –, et aux murs, des images religieuses, sans oublier la croix noire et le gros chapelet fabriqué avec des noix, de même que des photographies des aïeux placées sous une « vitre bombée ». Puis, une horloge grand-père avec son immense balancier trônait dans tout cela pour mesurer le temps qui passe si vite. Ici, j’ai pensé à mon grand-père maternel par alliance, qui avait épousé ma grand-mère alors que j’avais 6 ans. Il était horloger et bedeau, et son travail me fascinait. J’aimais aller visiter son atelier où il nettoyait les roues dentelées de différentes grosseurs des horloges qu’on lui apportait à réparer. Il en avait tout le temps deux ou trois à la fois. Ces roues s’encrassaient à cause de la suie créée par le chauffage des poêles à bois des maisons, et ce, même si on tenait la porte fermée de ces horloges.

Plus tard, j'ai appris par Jean-Claude que les horloges demandaient aussi des réparations à cause des tablettes sur lesquelles elles reposaient, parce que ces tablettes venaient parfois à pencher, à cause du froid hivernal dans les maisons, ce qui faisait arrêter les balanciers et briser les horloges.

De riches métiers artisanaux

J'arrive au comble de ma visite que je ne suis pas près d'oublier : nous avons pénétré dans l'édifice où il conservait les abondants instruments des métiers des artisans du temps du compagnonnage, c'est-à-dire jusqu'en 1759, et par la suite, de tous ceux qui avec l'outil savent créer de belles choses. Ce qui m'a frappée tout d'abord, ce sont les nombreuses enclumes, de toutes grosseurs. J'étais émerveillée et j'ai voulu en savoir davantage. Je voulais tant connaître et apprendre... Le collectionneur sans pareil était disposé à me renseigner... Comme je l'ai noté précédemment, mon père était forgeron et il avait dans sa boutique une grosse enclume que j'aimais entendre résonner. Je savais, par la thèse de doctorat de Jean-Claude (*L'Artisan forgeron*, PUL, 1979, p. 155-163), qu'autrefois le forgeron d'ici était de tous les métiers du fer – armurier, charron, chaudronnier, cloutier, coutelier, taillandier –, contrairement à ceux de notre mère patrie qui étaient vraiment spécialisés dans un seul domaine. Devant moi, dans la collection Séguin, apparaissaient les enclumes de chacun de ces métiers exercés en France. Elles étaient là, de grosseurs différentes et je pouvais les observer à satiété. Le collectionneur expérimenté m'a fait remarquer qu'elles ne provenaient pas toutes du Québec, mais qu'il en avait rapporté aussi de ses voyages en France. Triplement intéressant, il avait placé près de chaque enclume et suspendu avec soin au mur adjacent les autres outils nécessaires à diriger la main de l'artiste pour réaliser son travail spécialisé. Là, offerts à la vue, se présentaient bien disposés tous les outils des métiers du fer ou de ferronnerie, comme les marteaux, les pinces, les limes, etc. Je n'osais les toucher...

Monsieur Séguin rayonnait de bonheur en constatant mon intérêt. Jamais, à ce jour je n'avais autant réalisé ce que pouvait faire la main de l'homme adroit, qui savait aussi se fabriquer des outils. Comme ces nombreuses haches, celles à deux tranchants par exemple qui servaient aux équarrisseurs pour tailler le bois ; un côté moins aiguisé servait d'abord à enlever l'écorce gommée – et ainsi s'épargner d'avoir à aiguiser constamment l'autre côté plus coupant –, et l'autre bien aiguisé pour tailler le bois en forme carrée pour l'empêcher de tourner dans la cale des voiliers qui emportaient le bois jusqu'en Angleterre, sous le blocus de Napoléon, après avoir été transporté par les « cageux » sur le fleuve Saint-Laurent. Pour moi, les objets nous parlent ; ils attendent qu'on leur porte attention.

Tout me revenait. À ce moment-là, j'avais aussi eu l'occasion de consulter rapidement l'*Encyclopédie de Diderot et d'Alembert* – celle en 22 volumes, disposée selon les lettres de l'alphabet, sauf les quatre dernières lettres rassemblées dans un seul volume, parce qu'il n'y a pas beaucoup de métiers qui commencent par ces dernières –, qui présentait les outils de chacun des métiers par des dessins magnifiques et faisait voir les artisans au travail dans leur atelier. Chaque volume était identifié par une lettre selon les métiers traités ; par exemple, la lettre « M » pour maréchal-ferrant (en France, celui qui ferre les chevaux seulement), le maçon, le marinier, le menuisier, etc., était l'un de ces volumes que nous venions d'acheter.

J'ai remarqué qu'il possédait aussi des moules et bronzes de notre excellent bronzier, en la personne d'Alfred Laliberté (1878-1953), né à Warwick, qui a su avec un grand doigté illustrer le monde de nos métiers artisanaux. Et là, devant moi, je n'avais qu'à « me rincer l'œil », à constater *de visu* la beauté, la forme de ces différents outils qui ne demandaient qu'à être utilisés.

Dans cet édifice ou boutique des instruments des métiers divers, se trouvaient aussi les instruments des métiers du bois ; entre autres, j'étais heureuse de revoir « le tour » du tourneur, ce métier que pratiquait un de nos voisins en Beauce. Je l'avais déjà vu travailler près de son établi, de son pied agitant une pédale et, avec la gouge en main, il levait des éclisses de bois pour fabriquer des poteaux tournés pour décorer un ensemble de chambre à coucher, aussi bien le lit que les deux bureaux, qu'il destinait à sa fille aînée qui allait prendre époux. Même si l'instrument n'était pas exactement pareil à celui de mon voisin, il avait le même rôle : celui de faire de la beauté pour un mieux-vivre. La riche collection contenait de nombreux moules en bois. L'acériculteur y tenait une place d'honneur avec tous ses moules à sucre décorés de motifs religieux, de cœurs et de fleurs, sans oublier les bassins de bois divers et les chalumeaux. Les moules à beurre si bien ornés de grandes fleurs avaient une place importante. D'ailleurs, monsieur Séguin avait publié un volume de 139 pages sur ses moules (*Les Moules du Québec*, Musée national du Canada, 1963).

Puis il avait collectionné aussi les outils des métiers du cuir. Curieusement, j'ai vu en un instant les instruments de travail de celui qui faisait les harnais des chevaux, dont le bourrellier qui remplissait les bourrures avec du crin de cheval, puis ceux du sellier qui fabriquait les attelages pour les travaux des champs et des voitures de promenade. Ces attelages étaient différents : pour les travaux des champs, ils étaient faits de larges bandes de cuir, ce qui permettait au cheval de tirer la charge avec plus d'énergie, et pour l'attelage de ne pas se casser facilement ; tandis que, pour les attelages de promenade et de « cérémonies », les bandes étaient plus étroites, et avaient des ornements comme des boutons d'or. Enfant, je me souviens d'avoir fait reluire

ces boutons d'or en les frottant avec du « brasso » quand mon père attelait avec fierté ses deux chevaux sur le corbillard, ou encore lorsque mon frère le plus vieux allait aux noces. Un spectacle en soi ! N'oublions pas que nous avons été une société où l'amour des chevaux n'avait pas son pareil dans le monde entier. Là aussi, le cordonnier détenait une grande place avec ses outils, surtout les alènes, pour fabriquer des chaussures et dont les supports nécessaires trônaient dans les environs. J'ai vu des bottes de draveurs avec des crampons... Il ne manquait rien.

Il avait rassemblé tout ce qui concerne les instruments de travail des femmes, aussi bien ceux de la laine que du lin, comme les rouets, les dévidoirs, les métiers à tisser, les auges pour le foulage de la laine, les presse-lin – cet outil que les hommes faisaient minutieusement en signe d'amour à leur épouse.



Presse-lin

Fabrication artisanale ; bois, vers 1900

Artisan : probablement Ludger Pinet, Saint-Antonin

Objet d'amour destiné à sa fiancée avant le mariage

7 x 59 cm ; coll. Jeanne Pomerleau

Photo : René Bouchard, 2021

Au passage, je me permets d'ajouter que cette visite de plus de deux heures m'a amenée à me spécialiser dans l'exercice des métiers de toutes sortes, la plupart disparus. Auparavant, lors d'un séjour de neuf mois en France, j'ai appris qu'autrefois, à Paris, il n'y avait pas moins de 800 petits métiers. J'ai fait de longues recherches, et nous n'en avons conservé à peu près que la moitié ici. Je crois bien être la seule à avoir publié au Québec une centaine d'articles sur autant de métiers d'autrefois, souvent disparus, répartis dans une dizaine de volumes – parmi ceux-ci, *Métiers ambulants d'autrefois* (1990), *Arts et métiers de nos ancêtres* (Guérin littérature, 1994), et *Gens de métiers et d'aventures* (Éditions GID, 2001) –, et j'ai acquis la documentation pour en publier encore autant, plusieurs étant à l'état de manuscrits à réviser. Il n'y a que le temps qui manque...

Le dernier droit

Revenons à la suite de notre visite, pour maintenant pénétrer dans la maison, une agréable maison canadienne avec des lucarnes. Tout de suite, « j'ai senti l'odeur du bon bois » des murs, ce bois conservé à la couleur naturelle. À l'entrée du salon, j'ai vite aperçu le tableau *Le Tirage du renard* que monsieur Séguin avait placé bien en vue. Dans la salle de séjour, sur une étagère, j'ai remarqué des sculptures d'art populaire. Entre autres, mon regard a été attiré par celle d'un vieillard, de l'habitant assis dans sa chaise berçante, fumant sa pipe, et à ses côtés, son épouse, une femme au visage plissé qui portait un tablier et qui montrait qu'elle avait travaillé fort toute sa vie. La sculpture dégageait le bonheur qui rayonnait dans les visages des deux vieux. Monsieur Séguin l'avait placée tout près de sa grande chaise berçante, où il pouvait l'admirer à souhait, à tous les jours. Plus tard, après le décès du collectionneur, Huguette, son épouse, m'apprendra qu'un jour la femme de ménage avait passé un linge humide sur ses belles sculptures. Cette fois-là, il avait lâché des hauts cris et la ménagère avait reçu l'ordre de ne plus y toucher.

Quand nous avons pénétré dans une pièce arrière, des livres dans des bibliothèques ornaient les murs. Au centre de cette pièce, reposait un immense caisson vitré, où le collectionneur avait placé des coiffes bretonnes, empesées au sucre en poudre, comme c'était la coutume. Elles étaient d'une finesse sans pareille, brodées de différents modèles, ou de dentelles, aussi belles les unes que les autres, et placées sur leur trépied. J'allais de surprise en surprise et je me demandais qu'est-ce que je verrais d'autres, parce que devant moi c'était plus majestueux que n'importe lequel musée, puisqu'il y avait de tout.

Quand nous sommes descendus au sous-sol, il nous a montré sa collection de « couvertures boutonnées » et de courtepointes, aussi de costumes. Il y avait là une collection de timbres et de monnaies. Puis mon regard s'est

arrêté sur des piles de journaux bien rangées sur des tablettes arrondies par le poids. Il m'a appris posséder plusieurs bulletins, journaux et revues où il puisait souvent pour ses publications, comme *Le Bulletin des recherches historiques*, *Le Journal de Québec*, *Le Messager canadien du Sacré-Cœur*, *Le Monde* (Montréal), *Le Monde illustré* (Montréal), *L'Opinion publique*, *La Patrie*, *La Presse*, *la Revue Imperial Oil*, etc. Ils lui ont servi, entre autres, à illustrer *L'Esprit révolutionnaire dans l'art québécois* (Parti Pris, 1973).

La dernière fois que j'ai eu des nouvelles de monsieur Séguin, ce fut le jour où passant à Québec, en 1982, revenant de chez ses « pratiques » de Charlevoix, Huguette nous avait téléphoné vers 19 heures. Elle nous avait appris que son époux était à l'urgence de l'hôpital Laval (maintenant l'Institut universitaire de cardiologie et de pneumologie de Québec) pour un malaise à la poitrine et qu'elle s'amènerait chez nous. Puis, vers 22 heures, elle avait téléphoné à nouveau pour nous dire qu'il était libéré, de ne pas l'attendre, car il voulait retourner à Rigaud.

Par la suite, trois ou quatre jours plus tard, tout au plus, un nouvel appel d'Huguette nous apprenait que monsieur Séguin venait d'avoir un autre malaise cardiaque fatal. Nous étions atterrés, si jeune, perdre un si grand spécialiste du patrimoine... Ce soir-là, Jean-Claude n'a pas cessé d'en parler...

Bien sûr, nous sommes allés à ses funérailles, accompagnés par monsieur Luc Lacourcière. La veille au salon funéraire, et le lendemain, jour des funérailles, la parenté et ses nombreux amis, des concitoyens, de même que certains de ses informateurs et informatrices étaient là. Jean-Claude a immédiatement rédigé un avis dans les journaux pour honorer ce grand ami et spécialiste.

Après le décès de monsieur Séguin, son épouse a demandé à Jean-Claude, parmi d'autres personnes de confiance, de la conseiller pour placer la grande collection de son époux en lieu sûr. Lors de notre première visite, Huguette nous a remis le coffre et les fiches que son mari avait montées au Musée du Québec, dans les années 1960, et trois manuscrits : deux étaient déjà acceptés chez les éditeurs, mais il restait une révision finale à faire, parce que, dans ce temps-là, les éditeurs recopiaient les textes à la dactylo et il fallait tout relire. C'est avec plaisir que nous en avons fait la révision. Jean-Claude a fait la présentation des deux manuscrits qui ont été publiés : *La Danse traditionnelle au Québec* (PUQ, 1986), et les deux tomes de *L'Équipement aratoire et horticole du Québec ancien (XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles)* (Guérin littérature, 1989) ; pour ces deux derniers tomes, je suis allée au Musée du Québec choisir les illustrations des pages de couverture.

Quant à l'autre manuscrit, portant sur la lingerie de maison, comme les couvertures, les courtépintes, les catalognes, dont monsieur Séguin avait

préparé la documentation et prévu les chapitres, Jean-Claude l'a remis à la spécialiste en ce domaine, Jocelyne Mathieu, professeure à l'Université Laval.

Par la suite, nous sommes retournés chez Huguette pour un repas en compagnie de Maurice Carrier – fondateur du département des sciences humaines à l'UQTR, qui a travaillé étroitement avec monsieur Séguin qui enseignait à cette université – et de son épouse, Isabelle Vachon, une de mes compagnes de travail à l'Hôtel-Dieu de Québec. Ce dimanche-là, pendant la soirée nous sommes allés rejoindre deux couples de grands amis des Séguin pour fraterniser. Je me suis procuré une marqueterie, signée Marcel G. (1977), qui représente l'habitant près de la clôture de sa terre, pipe à la main, qui contemple sa terre qui ne doit pas être vendue...



Marqueterie représentant l'habitant

Artiste : Marcel G. ; bois, 1977

42 x 57 cm ; coll. Jeanne Pomerleau

Photo : René Bouchard, 2021

Sous la direction de René Bouchard, ses amis et collègues ont rendu un vibrant hommage à Robert-Lionel Séguin dans des mélanges à sa mémoire en 1983 ; l'ouvrage, intitulé *La Vie quotidienne au Québec, histoires, métiers, techniques et traditions* (PUQ, XII-305 p.), a été publié sous les auspices de la Société québécoise des ethnologues.

Huguette et moi sommes devenues amies. Nous nous téléphonions souvent. En 1987, entre autres, je suis allée chez elle à Rigaud, pendant deux jours, afin de consulter des fichiers de monsieur Séguin pour documenter mon livre sur les métiers ambulants ; Jean-Claude et moi l'avons souvent rencontrée à Trois-Rivières où la collection se trouve, lors de divers vernissages, et elle est aussi venue nous visiter à Québec. Au moment de la crise du verglas en 1998, l'électricité avait manqué plusieurs jours de suite ; elle avait dû chauffer son foyer pendant trois ou quatre jours quand, soudainement, le feu a détruit sa résidence. Elle était attristée d'avoir perdu le tableau réalisé par Jean-Claude qu'elle avait acquis lors du vernissage de l'exposition de 50 tableaux sur des légendes du Saint-Laurent – présentée en 1984 au Musée maritime Bernier (maintenant le Musée maritime du Québec) – auquel elle avait assisté avec deux couples d'amis. Ce tableau avait pour titre *Le Fantôme de la tempête (Légendes du Québec)*, Éditions GID, 2008, p. 222-223). Il lui en a repeint un semblable, en 1999.

Les dernières fois que nous nous sommes parlés au téléphone, elle espérait que l'on transporte bientôt la « petite maison » à l'endroit prévu, près de la bibliothèque de Rigaud, qui porte le nom de Robert-Lionel-Séguin. En avril 2020, comme elle communiquait moins souvent depuis quelque temps, j'ai téléphoné et j'ai laissé un message. Sa sœur, Denise, m'a rappelée pour m'annoncer qu'elle souffrait d'un cancer et qu'elle était sur le point de nous quitter. Elle est décédée en mai 2020.

Voilà l'histoire de mes courtes rencontres avec un grand homme, un ethnohistorien, qui a adoré le patrimoine québécois et qui l'a mis en valeur, de toutes sortes de manières, particulièrement en montant une collection que personne au Québec ne pourra dépasser.